AMANDA QUICK

LES INTROUVABLES

SÉDUITE

J'AI LU
AVENTURES & PASSIONS
POUR elle

Amanda Quick

Jayne Ann Krentz publie ses romans d'amour historiques sous le pseudonyme d'Amanda Quick. Grande spécialiste du genre, cette ancienne bibliothécaire reconvertie à l'écriture est l'auteure d'une série de best-sellers classés sur la liste du *New York Times*. Ses livres se sont vendus à plus de vingt-trois millions d'exemplaires à travers le monde.

Séduite

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

La séductrice inattendue
N° 3491
La dame voilée
N° 3612
Étrange passion
N° 3921
Fiançailles pour rire
N° 4398
Le chant de la sirène
N° 4587
Rendez-vous manqué
N° 4781
Au-delà de tout soupçon
N° 4936
Parfum de scandale
N° 5043
La dame de lumière
N° 5214
Les clés d'Aphrodite
N° 5303
Un duo inattendu
N° 5410
Le mystère de la veuve noire
N° 5871
Un alibi de charme
N° 7647
En attendant la nuit
N° 7807
Le château des orphelines
N° 7947
Les disparues de la Tamise
N° 8788

LES LADIES DE LANTERN STREET

1 – Le mystère de Crystal Gardens
N° 11778
2 – La femme mystère
N° 11790

LES ENQUÊTES DE LAVINIA ET TOBIAS

1 – L'intrigante de Londres
N° 6293
2 – Le mystère du bracelet bleu
N° 6448
3 – Une alliance de choc
N° 6907

AMANDA
QUICK

Séduite

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia

J'AI LU
POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
RAVISHED

Éditeur original
Bantam Books,
an imprint of The Random House Publishing Group

© Jayne A. Krentz, 1992

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Pour Frank, avec tout mon amour

Chapitre un

La scène semblait tout droit sortie d'un cauchemar.

Depuis le seuil du cottage, Gideon Westbrook, vicomte St. Justin, contemplait la riante antichambre de l'enfer.

Il y avait des ossements partout. Des crânes souriant de leurs rires grotesques, des côtes blanchies, des débris de fémurs éparpillés comme s'il s'agissait des déchets du démon. Des dents, des phalanges et d'autres petits fragments étaient entassés sur le rebord de fenêtre. Une pile de vertèbres se dressait dans un coin.

Une créature à la taille svelte, protégée par un tablier tout taché, occupait le centre de ce capharnaüm morbide. Un petit bonnet blanc de mousseline couvrait en partie ses cheveux châtains. La femme, de toute évidence jeune, était assise à un grand bureau massif en acajou et tournait le dos à Gideon. Elle dessinait, toute son attention captivée par un gros os encastré dans une pierre.

De l'endroit où il se trouvait, Gideon pouvait voir qu'elle ne portait pas d'alliance. Il ne s'agissait donc pas de la veuve du révérend Pomeroy, mais plutôt d'une de ses filles.

Encore une fille de pasteur. Décidément, Gideon jouait de malchance.

Le révérend Pomeroy, recruté par le père de Gideon après le départ du précédent pasteur, était mort quatre ans plus tôt. À cette époque, Gideon, qui avait pris le relais de son père pour diriger le domaine, n'avait pas jugé utile de lui trouver un remplaçant. Le bien-être spirituel des habitants d'Upper Biddleton n'avait jamais été sa priorité.

La famille Pomeroy avait cependant continué d'habiter le cottage réservé au pasteur, et ceci d'après les termes d'un accord passé entre Pomeroy lui-même et le père de Gideon. Du moment que les héritiers payaient leur loyer, Gideon ne trouvait rien à redire à cet arrangement.

Il contempla encore quelques instants la scène qui s'offrait à ses yeux, avant de regarder autour de lui pour voir s'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison. N'apercevant personne, il ôta son chapeau et pénétra dans le vestibule. Le vent s'engouffra à sa suite. Le mois de mars touchait à sa fin, et bien qu'il fît déjà presque chaud pour la saison, la brise venue du large restait fraîche.

Gideon était à la fois amusé et intrigué par la jeune femme qui dessinait dans le bureau au milieu de tous ces ossements. Il traversa tranquillement le vestibule, en veillant à ce que ses bottes d'équitation ne fassent pas de bruit sur le dallage de pierre. Il était grand – certains n'hésitaient pas à le qualifier de géant –, aussi avait-il appris très jeune à se mouvoir le plus silencieusement possible, pour compenser sa taille encombrante.

Il s'arrêta à la porte grande ouverte du bureau, afin d'observer de nouveau la jeune artiste. Quand il comprit qu'elle était trop absorbée par son travail pour s'apercevoir de sa présence, il se décida à rompre le charme.

— Bonjour, dit-il.

La jeune femme sursauta en poussant un petit cri, lâcha sa plume et bondit sur ses pieds. Puis

elle se retourna vers Gideon, et ses traits trahirent son effroi.

Gideon était habitué à cette réaction. Outre qu'il n'était pas particulièrement bel homme, la cicatrice qui lui zébrait la joue gauche à la manière d'un éclair lui donnait un air inquiétant.

— Qui êtes-vous ? demanda la jeune femme.

Elle avait porté ses mains derrière son dos, s'efforçant manifestement de cacher son dessin sous une sorte de registre relié. À présent, ses yeux bleus exprimaient moins l'appréhension qu'une évidente suspicion.

— St. Justin, répondit Gideon avec un sourire poli.

Il savait que son sourire accentuait sa cicatrice, et il s'attendait à une réaction de dégoût.

— St. Justin ? Lord St. Justin ? Le vicomte St. Justin ?

— Lui-même.

Bizarrement, ce fut du soulagement, et non de la répugnance, qu'il lut dans les yeux de la jeune femme.

— Dieu soit loué.

— On m'accueille rarement avec autant d'enthousiasme, murmura Gideon.

La jeune dessinatrice se laissa retomber sur son siège. Elle fronça les sourcils.

— Vous m'avez fait une de ces peurs, milord ! Quelle idée, aussi, de surprendre les gens de cette manière !

Gideon lança un regard éloquent dans son dos, en direction de la porte grande ouverte du cottage.

— Si vous ne voulez pas être dérangée par des intrus, vous feriez mieux de fermer votre porte et de la verrouiller.

La jeune femme suivit son regard.

— Oh, c'est encore Mme Stone qui a dû l'ouvrir tout à l'heure. Elle est tellement convaincue des bienfaits de l'air pur ! Mais entrez donc, milord.

Elle se releva et débarrassa un fauteuil des deux gros livres qui l'encombraient. Elle tourna quelques instants sur elle-même, cherchant un endroit, dans tout ce désordre, pour les poser, avant de renoncer pour les laisser tomber sans ménagement à ses pieds.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

— Merci.

Gideon s'assit précautionneusement dans le fauteuil. Les canons de la mode en matière de mobilier n'étaient malheureusement adaptés ni à sa taille ni à son poids. Mais, à son grand soulagement, le siège tint bon.

Il jeta ensuite un coup d'œil aux deux volumes qui occupaient précédemment sa place. Le premier était la *Théorie de la Terre*, de James Hutton, le grand savant considéré comme l'inventeur de la géologie moderne. Le second était un ouvrage de vulgarisation illustré des thèses d'Hutton. Ces deux livres, conjugués à la profusion d'ossements qui occupaient la pièce, laissaient penser que leur propriétaire nourrissait une passion pour les fossiles.

C'était peut-être cette familiarité avec les squelettes qui lui avait permis de s'accommoder de sa cicatrice, songea Gideon avec une ironie désabusée. La fille du pasteur était de toute évidence habituée aux gueules cassées. Gideon profita de ce qu'elle était occupée à ranger ses dessins pour l'observer plus en détail. Si cette jeune femme l'intriguait autant, c'était qu'elle avait précisément de quoi retenir son attention.

Son opulente chevelure s'échappait de son bonnet et moussait abondamment autour de son visage. Elle n'était pas belle, du moins pas au sens où le voulait la mode, mais son sourire était radieux. Il respirait, à l'image de toute sa personne, l'énergie et la vitalité. Gideon remarqua que ses deux dents de devant

se chevauchaient légèrement, mais il trouva cette petite imperfection charmante.

Ses pommettes hautes et son petit nez découpé comme une lame, combinés à son regard aiguisé, lui donnaient des airs d'inquisitrice. Une telle femme n'était probablement ni timide, ni effacée, ni sentimentale. Ce que Gideon appréciait plutôt.

Son visage lui évoquait celui d'une chatte à l'expression particulièrement intelligente, et il avait presque envie de la caresser, comme on caresse un animal domestique. Mais, bien sûr, il réprima son impulsion. Il savait d'expérience que les filles de pasteur étaient souvent plus dangereuses qu'elles ne le paraissaient. Il s'était fait mordre sévèrement une fois et il s'était promis qu'on ne l'y reprendrait plus.

Gideon estimait que celle-ci ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt ans. Et il se demandait si c'était son absence de dot – son père n'avait rien dû lui laisser à sa mort – qui l'avait empêchée de se marier ou si son enthousiasme pour les vieux ossements avait découragé d'éventuels prétendants de lui faire la cour. Après tout, on pouvait comprendre que des gentlemen n'aient guère envie de demander la main de jeunes filles qui préféraient s'entourer de fossiles plutôt que de flirter.

Le regard de Gideon balaya rapidement le reste de sa silhouette. Il nota, au passage, que sa robe de mousseline avait dû être couleur bronze à l'origine, mais que l'étoffe avait pâli pour devenir marron clair. Un fichu plissé masquait son pudique décolleté.

Ce fichu, ainsi que le grand tablier qui recouvrait presque intégralement sa robe, obligea Gideon à faire travailler son imagination. Mais il avait l'intuition que ces vêtements cachaient deux seins à la rondeur parfaite et une taille de guêpe.

— Vous m'avez surprise en plein travail, milord, dit-elle, se rasseyant et s'empressant de cacher d'autres dessins sous un catalogue de vente

aux enchères de fossiles. Pardonnez ma tenue négligée, mais je ne vous attendais pas ce matin et je ne m'étais donc pas habillée pour vous recevoir.

— Ne vous inquiétez pas pour votre apparence, mademoiselle Pomeroy, répondit Gideon.

Et, haussant les sourcils, il ajouta :

— Vous êtes bien Mlle Harriet Pomeroy, n'est-ce pas ?

Elle eut l'élégance de rougir légèrement.

— Oui, bien sûr, milord. J'aurais dû me présenter. Ma tante me reproche souvent mon manque de manières. Mais, voyez-vous, une jeune femme dans ma situation n'est jamais trop prudente.

— Je comprends, répondit Gideon, sans chaleur. La réputation d'une lady est toujours fragile, et plus encore lorsqu'il s'agit d'une fille de pasteur.

Harriet lui décocha un regard interloqué.

— Je vous demande pardon ?

— Peut-être devriez-vous faire venir un parent, ou votre gouvernante, avant de poursuivre cette conversation. Ce serait certainement préférable pour votre réputation.

Elle écarquilla les yeux.

— Ma réputation ? Grands dieux, ce n'est pas du tout cela que j'avais à l'esprit, milord. Jusqu'ici, ma vertu n'a jamais été le moins du monde menacée. Et comme j'approche de mes vingt-cinq ans, il est peu probable qu'elle le soit à l'avenir.

— Votre mère ne vous a donc pas mise en garde contre les inconnus ?

— Non, répondit Harriet avec un petit sourire nostalgique. Mon père disait de ma mère que c'était une sainte. Elle était gentille et serviable avec tout le monde. La malheureuse est morte dans un accident de voiture deux ans avant que nous n'emménagions à Upper Biddleton. C'était le milieu de l'hiver, et elle apportait des vêtements chauds aux pauvres quand

le drame est arrivé. Elle nous a horriblement manqué pendant longtemps. Surtout à mon père, bien sûr.

— Je vois.

— Si vous vous inquiétez des convenances, milord, j'ai peur de ne pas pouvoir vous aider, continua Harriet. Ma tante et ma sœur sont descendues au village à pied pour faire quelques courses. Ma gouvernante doit se trouver dans les parages, mais elle ne me serait probablement d'aucun secours si vous décidiez de me faire subir les derniers outrages. Elle a une fâcheuse tendance à tomber en pâmoison à la moindre contrariété.

— Vous avez raison sur ce point, acquiesça Gideon. Elle n'a pas été d'une grande aide à la jeune femme qui vivait avant vous dans cette maison.

Harriet parut s'intéresser à cette précision.

— Oh, vous avez donc rencontré Mme Stone ?

— Nous avons eu l'occasion de nous croiser, il y a quelques années, lorsque j'habitais le voisinage.

— Oui, bien sûr. Elle était déjà la gouvernante du précédent pasteur. Nous avons en quelque sorte hérité d'elle en même temps que de la maison. Tante Effie trouve sa présence déprimante et elle n'a pas tort, mais papa disait toujours que nous devions nous montrer charitables avec tout le monde et qu'il était préférable de garder Mme Stone, car personne ailleurs dans le comté ne l'emploierait.

— C'est une attitude effectivement très charitable. Mais elle vous oblige à supporter une gouvernante particulièrement lugubre, à moins que Mme Stone n'ait quelque peu changé avec les années.

— Apparemment, non, répondit Harriet. Elle a toujours plus ou moins incarné la Voix de la Fatalité. Mais père était un homme bon, même s'il manquait souvent de sens pratique. Et j'entends honorer sa mémoire en respectant ses volontés, dussé-je parfois en pâtir.

Croisant les mains devant elle, elle ajouta :

— Toutefois, ce n'est ni le moment ni l'endroit de discuter de Mme Stone ou de mon père. Mieux vaut revenir à notre sujet de départ.

— Je vous en prie, répondit Gideon, qui se surprenait à prendre plaisir à cette conversation.

— Quand je parlais de prudence, je ne pensais pas à ma réputation, mais à protéger quelque chose de bien plus important, milord.

— Vous m'intriguez, mademoiselle Pomeroy. Qu'est-ce qui pourrait être plus important que votre réputation ?

— Mon travail, évidemment, répliqua-t-elle avec un regard entendu. Vous êtes issu de la bonne société, milord. J'imagine que vous avez voyagé et rencontré toutes sortes de gens. Vous n'ignorez donc pas que le monde est rempli de gredins sans scrupules.

— Vraiment ?

— Vraiment. Certains n'hésiteraient pas à me voler mes fossiles pour se les approprier et jurer les avoir découverts eux-mêmes. Je me doute qu'il est difficile, pour un gentleman tel que vous, d'imaginer que des hommes puissent tomber aussi bas, mais c'est un fait. Et c'est pourquoi je dois être constamment sur mes gardes.

— Je vois.

— Pardonnez ma suspicion, milord, mais pourriez-vous me prouver votre identité ?

Gideon était abasourdi. En général, les gens – surtout ici, à Upper Biddleton – le reconnaissaient à sa seule cicatrice.

— Je vous l'ai dit, je suis St. Justin.

— J'ai peur de devoir insister, milord. Votre parole ne constitue pas une preuve.

Gideon ne savait pas s'il devait rire ou s'emporter. Incapable d'adopter un parti, il fouilla dans ses poches et en sortit une lettre.

— C'est vous qui m'avez envoyé cette missive, mademoiselle Pomeroy. Le fait qu'elle soit en ma possession suffit-il à vous convaincre que je suis bien St. Justin ?

— Ah oui, ma lettre ! s'exclama-t-elle avec un sourire de soulagement. Ainsi, vous l'avez reçue. Et vous êtes venu. Je m'en doutais, en fait. Tout le monde prétend que vous vous moquez éperdument de ce qui peut se passer à Upper Biddleton, mais j'étais persuadée que c'était faux. Après tout, vous êtes né ici, n'est-ce pas ?

— J'ai eu cet honneur, en effet, répondit Gideon d'un ton ironique.

— Alors, vous avez forcément conservé des liens avec cet endroit. Vos racines sont à Upper Biddleton, même si vous avez choisi de vivre dans une autre de vos propriétés. Et il est naturel que vous éprouviez un sentiment de responsabilité envers les habitants de cette contrée.

— Mademoiselle Pomeroy…

— Il vous est impossible de tourner le dos au village qui vous a vu grandir. Vous êtes déjà vicomte. Un jour, vous serez comte. Vous connaissez donc le sens du mot « obligation » et…

— Mademoiselle Pomeroy, répéta Gideon plus fort.

Et il leva la main pour intimer le silence à la jeune femme, mais il fut presque surpris de constater que son geste était suivi d'effet.

— Que les choses soient bien claires entre nous, mademoiselle Pomeroy. Je ne m'intéresse à Upper Biddleton que dans la mesure où les terres qu'y possède ma famille continuent de produire des récoltes qui m'assurent un revenu confortable. Si ce n'était plus le cas, je m'empresserais de les revendre.

— Mais la plupart des gens, ici, dépendent de vous pour vivre ! En tant que plus gros propriétaire terrien du comté, vous en assurez la stabilité

économique ! Vous ne pouvez pas ne pas en avoir conscience.

— Mon intérêt pour Upper Biddleton est purement financier.

Harriet parut très déconcertée par une telle réponse, mais elle se reprit rapidement.

— Vous me taquinez, milord. Puisque vous êtes ici en réponse à ma lettre, c'est bien la preuve que vous vous intéressez au sort de ce village.

— Je suis venu par pure curiosité, mademoiselle Pomeroy. Votre lettre n'était rien de moins qu'un commandement royal. Sachez que je ne suis pas habitué à être convoqué par des gens que je n'ai jamais rencontrés de ma vie et encore moins à ce qu'ils me sermonnent sur mes devoirs et mes responsabilités. C'est pourquoi je souhaitais connaître la jeune femme qui se permettait d'agir ainsi à mon égard.

— Oh, fit Harriet, décontenancée.

Pour la première fois depuis qu'il était entré, elle semblait comprendre que Gideon ne s'était pas rendu de bon cœur au rendez-vous qu'elle avait initié. Elle tenta un sourire conciliant.

— Pardonnez-moi, milord. Le ton de ma lettre était peut-être un peu comminatoire…

— Le mot est faible, mademoiselle Pomeroy.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Je reconnais que j'ai parfois tendance à me montrer… directe.

— « Impérieuse » conviendrait mieux. Voire « tyrannique ».

Harriet soupira.

— Je suppose que c'est la conséquence de devoir toujours prendre des décisions. Mon père était un homme merveilleux sous bien des aspects, mais il préférait s'intéresser à la vie spirituelle de ses ouailles plutôt qu'aux questions pratiques du quotidien. Tante Effie est un amour, malheureusement

elle est incapable de prendre les choses en main. Et ma sœur sort juste de l'école. Elle n'a aucune expérience du monde.

— Autrement dit, vous avez appris très tôt à diriger une maisonnée, résuma Gideon. Est-ce bien ce que vous cherchez à m'expliquer, mademoiselle Pomeroy ?

Elle sourit, manifestement ravie qu'il paraisse se montrer si compréhensif.

— Précisément. Vous avez vu juste, milord. J'en conclus que vous avez conscience qu'il faut quelqu'un pour prendre des décisions chaque fois que les circonstances l'exigent.

— Comme il faut un capitaine à la barre d'un bateau, suggéra Gideon, qui retint un petit sourire attendri.

Il s'imaginait Harriet Pomeroy commandant l'un des navires de Sa Majesté et était convaincu qu'elle ne manquerait pas de charme, en uniforme de la marine. D'après ce qu'il avait pu observer, il était prêt à parier que le derrière de Mlle Pomeroy remplirait de manière très suggestive un pantalon.

— Oui, c'est exactement cela, dit Harriet. Et, dans cette maison, c'est moi qui prends généralement toutes les décisions.

— Je vois.

— Parfait. Cela dit, je doute fort que vous soyez venu jusqu'ici uniquement pour satisfaire votre curiosité au sujet d'une correspondante qui vous aurait écrit dans des termes quelque peu autoritaires. Vous vous intéressez à ce qui se passe à Upper Biddleton, milord. Admettez-le.

Gideon remit la lettre dans sa poche avec un haussement d'épaules.

— Je préfère ne pas discuter de cela, mademoiselle Pomeroy. Mais puisque je suis là, il serait temps que vous m'expliquiez à quelle « sombre menace » vous faisiez allusion dans votre missive

et pourquoi il faudrait l'appréhender avec « la plus grande discrétion ».

Les lèvres de la jeune femme esquissèrent un sourire penaud.

— Mon Dieu ! Non contente de me montrer impérieuse, j'ai bien peur d'avoir versé dans le mélodrame. Vous avez dû prendre ma lettre pour l'un de ces romans gothiques dont nous abreuve Mme Ann Radcliffe !

— En effet, mademoiselle Pomeroy.

Gideon ne jugea pas utile de préciser qu'il avait relu la lettre à maintes reprises. Et que c'était en partie ce ton mélodramatique, mais non dénué de qualités littéraires, qui lui avait donné envie d'en rencontrer l'auteure.

— La vérité, milord, c'est que je tenais absolument à attirer votre attention.

— Je puis vous assurer que vous y avez réussi, mademoiselle Pomeroy.

Harriet croisa ses mains dans son giron, comme si elle discutait affaires.

— J'irai droit au but, milord. J'ai récemment découvert qu'Upper Biddleton semble servir de quartier général à une bande de dangereux malfrats.

L'amusement de Gideon s'évanouit d'un coup. Il se demandait à présent s'il n'avait pas affaire à une folle.

— Pourriez-vous préciser votre accusation, mademoiselle Pomeroy ?

— Les grottes, milord, répondit-elle.

Elle eut un geste impatient de la main en direction de la porte d'entrée grande ouverte sur l'extérieur pour désigner les falaises qui se dressaient, à quelques mètres de la maison, le long de la côte.

— Vous n'avez pas oublié, j'imagine, qu'il existe un vaste réseau souterrain qui part des falaises et court sous vos terres ? Ces brigands se servent de l'une des grottes, juste au-dessus de la plage.

Gideon fronça les sourcils.

— Je me souviens effectivement de ces grottes. Mais elles n'ont jamais été d'aucune utilité pour le domaine. Ma famille laissait donc les curieux les explorer à leur convenance. Essayez-vous de me dire que des gens s'en servent aujourd'hui pour s'y livrer à des activités illégales ?

— Précisément, milord, acquiesça la jeune femme. J'ai découvert cela il y a environ deux semaines, alors que j'explorais moi-même un nouveau conduit souterrain.

Et, son regard s'illuminant soudain, elle ajouta :

— J'y ai fait des trouvailles extraordinaires. Un très joli fémur, notamment…

Comme elle s'interrompait brutalement, Gideon haussa les sourcils.

— Quelque chose ne va pas ?

Harriet grimaça.

— Non, tout va bien. Veuillez pardonner cette digression. Je n'ai pas le sentiment que vous partagiez ma passion pour les fossiles. De toute façon, ce n'est pas le sujet. Ces grottes, ainsi que je vous l'ai expliqué, sont utilisées à des fins criminelles.

— Continuez, demanda Gideon. Vous m'intéressez.

— Donc, un beau matin, j'explorais ce nouveau conduit quand…

— N'est-ce pas un passe-temps dangereux, mademoiselle Pomeroy ? Des gens se sont égarés durant des jours dans ce dédale souterrain. Certains y ont même perdu la vie.

— Rassurez-vous, je suis très prudente. J'emporte toujours une lanterne et je marque mon chemin. Mon père m'a appris à explorer méthodiquement ces grottes. Mais, pour revenir au sujet qui nous préoccupe, j'ai découvert une salle aussi grande qu'un salon remplie d'un imposant butin.

— Un butin ?

— Eh bien, oui, un butin. Manifestement le produit de rapines.

— Quelle sorte de butin, au juste, mademoiselle Pomeroy ? s'enquit Gideon, de plus en plus intrigué.

Elle fronça les sourcils, comme si elle rassemblait ses souvenirs.

— Voyons, il y avait de l'argenterie. Des chandeliers en or. Quelques bijoux. Tout était de première qualité, milord, ce qui m'a tout de suite mis la puce à l'oreille. Un tel trésor ne pouvait pas provenir d'Upper Biddleton.

— Comment cela ?

— La région compte certes quelques maisons qui renferment des pièces d'une telle valeur, mais si elles avaient été cambriolées, nous n'aurions pas manqué d'en être avertis. Or, personne n'a déposé plainte pour vol.

— Je vois.

— Je pense que ces objets proviennent de plus loin et qu'ils ont été apportés de nuit dans la grotte, pour y être entreposés jusqu'à ce que leurs propriétaires légitimes renoncent à les chercher. Je me suis laissé dire que la police appréhendait souvent les voleurs lorsqu'ils essayaient de revendre leur butin trop rapidement.

— Vous êtes bien informée.

— Apparemment, nous avons affaire à des voleurs plus malins, qui se servent des grottes pour cacher le produit de leurs larcins le temps que l'émotion de leur crime soit retombée. Je suppose que les objets sont ensuite dirigés vers Bath ou vers Londres pour être proposés à des receleurs.

Cette fois, la curiosité de Gideon était piquée au vif.

— J'aimerais que vous m'expliquiez, mademoiselle Pomeroy, pourquoi vous n'avez pas fait part de votre découverte à mon régisseur, ou directement au magistrat local.

— Le magistrat en question commence à prendre de l'âge, milord, expliqua Harriet. Je ne crois pas qu'il saurait traiter convenablement le dossier. Et,

pour être tout à fait franche, je n'ai pas une grande confiance dans votre nouveau régisseur, M. Crane.

Plissant les lèvres, elle ajouta :

— J'hésite un peu à vous dire cela, milord, mais j'ai l'intuition qu'il est au courant du manège de ces malfrats et qu'il a décidé de fermer les yeux.

Gideon fronça les sourcils.

— C'est une accusation très grave, mademoiselle Pomeroy.

— J'en ai conscience. Mais, je vous le répète, je n'ai pas confiance en cet homme. Je ne comprends même pas pourquoi vous l'avez engagé.

— Je l'ai engagé pour la bonne raison qu'il a été le premier à se manifester lorsque le poste a été vacant. Au demeurant, ses références étaient excellentes.

— Sans doute, milord, mais il n'empêche que je me méfie de lui. Et, pour revenir aux faits, sachez que j'ai pu, à deux reprises, observer des hommes pénétrer dans les grottes tard le soir. Ils portaient des caisses, mais lorsqu'ils sont ressortis sur la plage, ils avaient les mains vides.

— Tard le soir, c'est-à-dire ?

— Après minuit, pour être plus précise. Et uniquement à marée basse, bien sûr. À marée haute, les grottes sont inaccessibles depuis la plage.

Gideon jugeait ces informations pour le moins troublantes. L'idée que Mlle Pomeroy se soit ainsi aventurée en pleine nuit près des falaises lui déplaisait fortement. Surtout si elle avait vu juste quant à ce qui se passait dans les grottes. Cette jeune lady manquait manifestement de surveillance.

— Que diable faisiez-vous sur la plage en pleine nuit, mademoiselle Pomeroy ?

— Je montais la garde, évidemment ! Depuis la fenêtre de ma chambre, je peux voir une partie de la plage. Après avoir découvert le butin entreposé dans les grottes, j'ai observé une vigilance régulière.

Et quand, un soir, j'ai remarqué des lanternes sur le rivage, je suis sortie pour les épier de plus près.

Gideon n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous avez quitté la sûreté de votre foyer, en pleine nuit, pour suivre des hommes que vous soupçonniez d'être des voleurs ?

Elle roula des yeux pour manifester son impatience.

— Je ne vois pas comment j'aurais pu m'y prendre autrement pour en avoir le cœur net !

— Votre tante est-elle au courant de vos étranges allées et venues ?

— Bien sûr que non. Elle ne manquerait pas de s'inquiéter, si elle apprenait le manège de ces brigands. Tante Effie est très impressionnable. Elle s'affole pour un rien.

— En l'occurrence, je pourrais parfaitement comprendre sa réaction.

Harriet ignora cette remarque.

— Quoi qu'il en soit, elle a déjà assez de soucis comme cela pour le moment. J'ai promis de trouver une solution pour que ma sœur, Felicity, puisse passer la saison à Londres, et tante Effie est entièrement concentrée sur cette perspective.

Gideon haussa les sourcils.

— Vous comptez financer vous-même la saison mondaine de votre sœur ?

Harriet poussa un petit soupir.

— Pas par mes propres moyens, hélas. La pension léguée par mon père est très modeste. Même si je l'agrémente de temps à autre en vendant l'un de mes fossiles, l'argent que j'obtiens ainsi ne me permettrait pas de payer sa saison à ma sœur. Mais j'ai un plan.

— Bizarrement, cela ne me surprend pas de l'apprendre.

Elle sourit avec enthousiasme.

— J'ai l'espoir que tante Adélaïde consentira à nous aider, maintenant que son atroce mari est décédé. Il avait accumulé une fortune de son vivant mais, contrairement à ses espérances, il n'a pas pu l'emporter dans l'au-delà. Tante Adélaïde héritera bientôt de la totalité.

— Je vois. Et vous pensez qu'elle pourrait payer la saison de votre sœur ?

Harriet hocha vivement la tête. De toute évidence, son plan lui plaisait beaucoup.

— Si nous arrivons à envoyer Felicity séjourner durant quelques mois à Londres, elle en reviendra avec un fiancé. Ma sœur n'est pas du tout comme moi. Pour commencer, elle est très belle. Les hommes se jetteront à ses pieds pour obtenir sa main. Mais, avant d'en arriver là, il faut que je puisse l'expédier à Londres. Et, une fois qu'elle sera là-bas, nous devrons l'agiter à la figure du beau monde comme un fruit bien mûr, jusqu'à ce qu'un gentleman saute plus haut que les autres pour l'arracher de sa branche.

Gideon serra les dents. Il ne se souvenait que trop bien de sa propre saison londonienne, quelques années plus tôt.

— Je sais comment fonctionne le système, mademoiselle Pomeroy.

Harriet rosit légèrement.

— Oui, bien sûr. Revenons plutôt à cette histoire de grottes et au moyen de les débarrasser de leurs occupants indésirables.

— À part moi, avez-vous parlé de votre découverte à quelqu'un d'autre, mademoiselle Pomeroy ?

— Non. Comme je ne me voyais pas en faire part à M. Crane, j'ai préféré tout garder pour moi. J'avais trop peur que la personne à qui je me serais confiée aille, en toute innocence, le rapporter à M. Crane. Les preuves des larcins auraient probablement disparu. En outre, pour tout vous avouer, je n'ai pas

envie que qui que ce soit d'autre pénètre dans cette nouvelle salle souterraine. J'aimerais d'abord explorer tous ses fossiles.

— Mmm, fit Gideon, songeur.

Puis il dévisagea son interlocutrice un long moment en silence. Il ne songeait plus à mettre en doute le sérieux d'Harriet Pomeroy. Cette jeune femme n'était ni une folle ni une excentrique évaporée.

— Vous êtes sûre que les objets que vous avez découverts dans cette grotte ont été volés ?

Harriet redressa le menton.

— Sûre et certaine. Et j'insiste pour que vous régliez cette affaire au plus vite, milord. Elle relève de votre responsabilité.

— Vous insistez, mademoiselle Pomeroy ?

Gideon s'était exprimé d'une voix douce, presque mielleuse. D'ordinaire, ceux qui le connaissaient bien couraient se mettre à l'abri lorsqu'il employait ce ton.

— Oui, j'en ai peur, répliqua Harriet, qui semblait totalement ignorante de la menace qui pesait sur elle. Ces brigands empiètent sur mes plates-bandes, comprenez-vous.

Gideon avait l'impression de perdre le fil de la conversation.

— Vos plates-bandes ? Pourriez-vous m'expliquer ?

Elle roula encore des yeux.

— Ils m'empêchent d'explorer les grottes à ma guise. Tant qu'ils occupent cette salle, je ne peux pas récolter les fossiles qu'elle renferme. Si j'y allais avec mon maillet et mon ciseau pour attaquer la pierre, ils ne tarderaient pas à s'apercevoir que quelqu'un d'autre fréquente les lieux.

Gideon en oublia son exaspération que la jeune femme essaie de lui dicter sa conduite. Son impétuosité était autrement inquiétante.

— Bonté divine ! Si seulement la moitié de ce que vous me racontez est vrai, il n'est plus question que vous approchiez de ces grottes, mademoiselle Pomeroy.

— Oh, mais il n'y a aucun danger à s'y rendre en plein jour. Les brigands ne viennent que la nuit. Maintenant, passons à la manière de capturer ces malfrats. J'ai déjà quelques idées, mais vous en aurez sans doute aussi de votre côté. Le mieux serait donc que nous puissions travailler ensemble.

Gideon se releva et avança d'un pas, pour dominer le bureau de toute sa hauteur.

— Apparemment, vous ne m'avez pas écouté, mademoiselle Pomeroy.

Il plaqua ses deux mains sur la surface en acajou et se pencha vers elle d'une manière qu'il voulait intimidante. Harriet écarquilla les yeux, comme si elle était déstabilisée par sa tactique. Cependant, elle ne paraissait pas inquiète le moins du monde.

— Je vous ai parfaitement entendu, milord.

Elle eut un mouvement de recul, que Gideon stoppa net en lui saisissant le menton. Il constata, non sans plaisir, qu'elle avait la peau très douce et qu'elle était aussi de complexion délicate. Les os de sa mâchoire semblaient bien fragiles dans sa main massive.

— Laissez-moi mettre les points sur les i, grogna Gideon, qui ne cherchait plus à s'embarrasser de politesses.

Il devinait qu'Harriet Pomeroy ne tiendrait aucun compte de ses paroles s'il se montrait trop aimable.

— Vous n'approcherez plus des falaises tant que je ne me serai pas renseigné sur cette affaire plus en détail et que je n'aurai pas arrêté un plan d'action. Est-ce bien clair, mademoiselle Pomeroy ?

Harriet ouvrit les lèvres, vraisemblablement pour protester, mais elle en fut empêchée par un cri aigu

poussé depuis la porte. La jeune femme bondit sur ses pieds et se retourna. Gideon suivit son regard.

— Madame Stone ? s'enquit Harriet, qui semblait sincèrement ennuyée.

— Dieu du Ciel, c'est bien lui ! La Bête de Blackthorne Hall ! s'exclama Mme Stone en portant une main à sa gorge et en jetant à Gideon un regard horrifié. Ainsi, vous êtes revenu, ignoble assassin ! Comment osez-vous toucher à une autre lady parfaitement pure ? Courez, mademoiselle Harriet ! Fuyez ! Il en va de votre salut !

Gideon sentit la colère l'envahir.

— Taisez-vous, vieille bique ! ordonna-t-il en faisant un pas en direction de Mme Stone.

— Ne me touchez pas ! s'écria Mme Stone. Ne m'approchez pas, monstre ! Oooh !

Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et elle s'écroula, inconsciente, sur le sol.

Gideon la contempla quelques instants avec dégoût, avant de se retourner pour voir comment Harriet prenait la chose. Elle regardait sa gouvernante évanouie avec un désarroi manifeste.

— Juste Ciel… murmura-t-elle.

— À présent, vous comprenez mieux pourquoi je ne passe pas beaucoup de temps dans les parages d'Upper Biddleton, mademoiselle Pomeroy. Je n'y suis pas tenu en haute estime. Et certaines personnes, comme Mme Stone, aimeraient bien me voir mort.

Chapitre deux

Harriet alla s'agenouiller auprès de sa gouvernante évanouie.

— D'habitude, elle garde toujours ses sels sur elle. Ah, les voilà.

La jeune femme sortit une petite fiole de la poche de la robe grise de la gouvernante, mais elle leva les yeux vers Gideon avant d'agiter les sels sous le nez de Mme Stone.

— Peut-être serait-il préférable qu'elle ne vous voie pas quand elle rouvrira les yeux, milord.

Gideon eut un regard morne pour la gouvernante.

— Vous avez raison, mademoiselle Pomeroy, je vais partir. Mais, d'abord, je tiens à répéter ce que je vous disais avant cette interruption. Je vous défends d'approcher des falaises jusqu'à ce que cette histoire de malfrats soit réglée. C'est bien clair ?

— C'est tout à fait clair, riposta Harriet avec impatience. Sauf que ce n'est pas logique. Vous aurez besoin que je vous accompagne pour vous montrer cette nouvelle salle dont se servent les bandits. Il y a très peu de chances que vous la trouviez seul. En tout cas, pas rapidement. Je ne l'ai moi-même découverte que très récemment.

— Mademoiselle Pomeroy…

Harriet lut sa détermination dans ses yeux et lui offrit son plus beau sourire pour tenter de la contrer. Elle se rappelait soudain l'habitude qu'elle avait de

manipuler son père, mais ce souvenir lui faisait aussi prendre conscience qu'elle n'avait plus eu depuis longtemps à devoir s'accommoder d'un homme dans la maison. La plupart des hommes étaient des créatures entêtées, et le vicomte St. Justin paraissait nettement plus obstiné que la moyenne.

— Soyez raisonnable, milord, le pressa-t-elle, d'un ton qui se voulait apaisant. Comme je vous l'ai dit, il n'y a aucun danger à se rendre sur la plage en plein jour. Les bandits ne viennent que la nuit et seulement une ou deux fois par mois, en fonction des marées. Je pourrai donc vous montrer la grotte demain sans courir le moindre risque.

— Vous pourriez me dessiner un plan.

Cet homme commençait à insupporter Harriet. Il ne s'imaginait quand même pas qu'elle allait lui confier le soin de régler cette affaire tout seul ? Ses précieux fossiles étaient en jeu.

— Je ne dessine pas trop mal, en effet, malheureusement je n'ai aucun sens de l'orientation. Voici plutôt ce que je vous propose : demain matin, j'irai me promener sur la plage. Ne pourriez-vous pas vous arranger pour vous promener au même endroit, au même moment ?

— Là n'est pas la question.

— Ainsi, nos chemins se croiseraient de la manière la plus naturelle du monde, si bien qu'un quelconque observateur serait obligé de conclure à l'effet du hasard. De cette façon, je pourrais vous montrer le chemin qui mène à la grotte utilisée par les bandits. Et cela nous donnerait l'occasion de discuter de la meilleure manière de leur tendre un piège. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois m'occuper de Mme Stone.

Gideon fronça les sourcils avec férocité.

— Bon sang de bon sang ! Vous avez peut-être l'habitude de commander tout le monde autour de

vous, mais vous auriez intérêt à éviter de vous comporter ainsi avec moi.

Mme Stone eut la bonne idée de gémir à cet instant.

— Oooh. Ô mon Dieu, je me sens atrocement mal.

Ses cils s'agitaient frénétiquement.

Harriet agita le flacon de sels sous son nez et désigna la porte au vicomte.

— Partez, milord, s'il vous plaît. Mme Stone fera une crise d'hystérie si elle vous revoit à son réveil. Retrouvons-nous demain matin vers 10 heures sur la plage. Croyez-moi, c'est la seule façon pour vous de trouver la grotte.

Gideon hésita, rechignant à se rendre à l'évidence.

— Bon, très bien, lâcha-t-il finalement. Demain, 10 heures, sur la plage. Mais votre implication dans cette affaire s'arrêtera là. Me fais-je bien comprendre ?

— Parfaitement, milord.

Le regard en coin que lui lança le vicomte était pour le moins suspicieux. Harriet en conclut que son sourire rassurant ne l'avait pas entièrement convaincu. Néanmoins, il quitta la pièce.

— Au revoir, mademoiselle Pomeroy, lui lança-t-il depuis le vestibule, avant de caler son chapeau sur sa tête.

— Au revoir, milord. Et merci d'être venu aussi vite après avoir reçu ma lettre. J'apprécie grandement votre aide. À nous deux, je pense que nous ferons de l'excellent travail.

— Je suis ravi de savoir que vous me considérez comme un candidat digne d'intérêt pour le poste que vous cherchez à pourvoir, ironisa-t-il. J'espère que vous serez toujours aussi satisfaite quand j'aurai terminé ma mission et que je viendrai réclamer mon salaire.

Son ton sarcastique fit grimacer Harriet. Mais elle le regarda sortir de la maison sans rien répondre.

De son côté, il n'eut même pas un regard dans sa direction.

Avant qu'il ne referme la porte, Harriet eut le temps d'apercevoir un cheval bai qui l'attendait patiemment dehors. L'étalon était très massif, à l'image de son propriétaire. Il semblait assez solide pour porter un chevalier du Moyen Âge partant à la bataille avec sa lourde armure.

La jeune femme écouta le bruit des sabots de l'étalon s'éloigner, puis reporta son attention sur sa gouvernante toujours évanouie. Le vestibule du cottage avait repris ses dimensions normales, mais quand St. Justin s'y trouvait, il avait soudain paru terriblement exigu à Harriet.

Elle n'avait encore jamais rencontré d'homme tel que lui. En tout cas, physiquement. Il était incroyablement grand et large d'épaules. Et musclé de partout. Ses mains étaient aussi gigantesques que ses pieds, et Harriet se demanda si les gantiers et les chausseurs qui fournissaient St. Justin lui faisaient payer un surcoût, pour le supplément de cuir qu'exigeait chaque paire de gants ou de chaussures.

Tout, chez St. Justin, qui semblait avoir dans les trente-cinq ans, donnait le sentiment d'être non seulement fort, mais aussi potentiellement féroce.

Son visage rappelait à Harriet celui du superbe lion qu'elle avait vu dans la ménagerie de M. Petersham, trois ans plus tôt. Même ses yeux lui évoquaient ceux du fauve. Ils étaient magnifiques. Ses prunelles ambrées, pailletées d'or, brillaient d'un mélange fascinant de vigilance perpétuelle et d'intelligence calculatrice. Ses cheveux d'un noir de jais, ses pommettes hautes, son nez bien marqué et sa mâchoire puissante renforçaient sa ressemblance avec un félin. Quant à sa cicatrice, elle ne faisait que confirmer l'impression qu'il était un prédateur à qui la violence n'était pas étrangère.

Harriet aurait aimé savoir quand, et en quelles circonstances, il avait reçu cette cicatrice qui lui zébrait le visage. À en juger par son aspect, elle était déjà ancienne et devait remonter à plusieurs années. En tout cas, St. Justin avait eu beaucoup de chance de ne pas perdre son œil.

Mme Stone se remit à gémir, tirant Harriet de ses pensées. Elle agita de nouveau le flacon de sels sous le nez de la gouvernante.

— Madame Stone, vous m'entendez ?

— Quoi ? Oui, oui, je vous entends.

Mme Stone rouvrit les yeux et les leva vers Harriet.

— Que… Ô mon Dieu, je me souviens ! Il était là, n'est-ce pas ? Ce n'était pas un cauchemar ? La Bête était bien ici, en chair et en os ?

— Calmez-vous, madame Stone. M. Westbrook est parti.

Mme Stone s'agrippa au bras d'Harriet.

— Êtes-vous indemne, mademoiselle Harriet ? Ce monstre ne vous a pas violentée, j'espère ? Je l'ai vu se pencher sur vous comme un serpent prêt à mordre.

Harriet s'obligea à contenir son irritation.

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, madame Stone. C'est à peine s'il m'a effleuré le menton.

— Que Dieu nous préserve, murmura Mme Stone, avant que ses yeux ne se referment.

Au même moment, Harriet entendit un bruit de pas sur le perron, et la porte d'entrée, que le vicomte avait soigneusement fermée en partant, se rouvrit sur Euphemia Ashecombe et la sœur d'Harriet, Felicity.

Felicity était connue dans le voisinage pour être une beauté, et cette réputation n'avait rien d'usurpé. En plus d'être ravissante, Felicity possédait une grâce et une élégance naturelles qui la faisaient rayonner.

Aujourd'hui, elle resplendissait dans sa robe de promenade toute simple, à rayures blanches et vertes. Une pelisse vert foncé et un petit chapeau de la même couleur, orné de plumes, complétaient sa toilette. Elle avait des yeux vert clair et des cheveux d'un blond parfait, qu'elle avait hérités de leur mère. La coupe de sa robe mettait en valeur un autre héritage maternel : sa généreuse poitrine.

Euphemia Pomeroy Ashecombe – tante Effie – pénétra la première dans le vestibule et ôta ses gants. Elle avait perdu son mari peu de temps avant son frère, le révérend Pomeroy, et s'était installée chez ses nièces quand celles-ci s'étaient retrouvées orphelines. Elle approchait de la cinquantaine, mais elle avait elle aussi été réputée pour sa beauté dans sa jeunesse. Du reste, Harriet la trouvait toujours très séduisante.

Tante Effie se débarrassa de son chapeau, révélant des cheveux argentés qui avaient autrefois été d'un beau brun prononcé. Elle avait les yeux bleus, de ce bleu turquoise caractéristique du côté Pomeroy, et que possédait également Harriet.

Le regard d'Effie se posa sur la gouvernante inconsciente.

— Juste Ciel ! Elle s'est encore évanouie ?

Felicity entra derrière sa tante, referma la porte et s'intéressa à son tour à Mme Stone.

— Qu'est-ce qui a causé ses vapeurs, aujourd'hui ? demanda-t-elle. J'espère qu'elle s'est évanouie pour une raison plus consistante que la dernière fois. Si mes souvenirs sont bons, c'est lorsqu'elle a appris que la fille aînée de lady Barker avait assuré son avenir en épousant un commerçant fortuné.

— Tu sais très bien que Mme Stone a une conception très stricte des positions sociales, Felicity, lui rappela tante Effie. Annabelle Barker est issue d'une famille illustre. Mme Stone n'avait pas tort

de considérer qu'elle aurait pu trouver un meilleur parti que ce roturier.

— Si vous voulez mon avis, Annabelle a eu raison, répliqua Felicity avec son habituel sens pratique. Grâce à l'argent de son mari, elle habite une belle maison à Londres, possède deux attelages et je ne sais combien de domestiques. Elle est à l'abri du besoin pour le restant de ses jours.

Harriet agita derechef le flacon de sels sous le nez de Mme Stone.

— Sans compter qu'elle est sincèrement amoureuse de son mari, ajouta-t-elle. Je suis d'accord avec toi, Felicity. Annabelle s'est bien débrouillée. Mais ne t'attends pas que tante Effie ou Mme Stone se rangent un jour à notre point de vue.

— Rien de bon ne sortira de cette alliance, prédit tante Effie. Il ne faut jamais laisser une jeune lady suivre son cœur. Surtout lorsqu'il l'incite à dévaler l'échelle sociale.

— Vous nous l'avez déjà souvent répété, tante Effie, répliqua Felicity.

Et, reportant son attention sur Mme Stone, elle demanda :

— Alors, que lui est-il arrivé, cette fois ?

Avant qu'Harriet n'ait pu répondre, Mme Stone cligna des yeux et s'assit avec effort.

— La Bête de Blackthorne Hall est de retour, dit-elle d'une voix lugubre.

— Bonté divine ! s'exclama tante Effie. Mais de quoi parle-t-elle ?

— Le démon est revenu sur le lieu de son crime, continua Mme Stone sur le même ton.

— Qui donc est cette Bête de Blackthorne Hall ? s'enquit Felicity.

— St. Justin, gémit Mme Stone. Comment a-t-il osé revenir ? Et menacer Mlle Harriet ?

Felicity tourna vers Harriet un regard soudain très intéressé.

— Juste Ciel ! Le vicomte St. Justin était là ?

— Oui, admit Harriet.

Tante Effie en resta bouche bée.

— Le vicomte, ici ? Dans cette maison ?

— Oui, répondit encore Harriet. Mais si vous reveniez un peu de votre surprise, toutes les deux, nous pourrions conjuguer nos efforts pour remettre Mme Stone debout.

— Harriet, je n'en crois pas mes oreilles, dit tante Effie d'une voix horrifiée. Tu m'apprends que le plus important propriétaire de la région, actuellement vicomte et futur comte, nous a rendu visite et que tu l'as reçu dans cette tenue ? Avec cette vieille robe et ce tablier tout taché ?

— Il passait simplement par là, répondit Harriet.

Felicity s'esclaffa.

— Il passait par là ? Franchement, Harriet, tu vois souvent des vicomtes passer par notre petit cottage ?

— Je ne vois pas ce que cela a d'étonnant, rétorqua Harriet. Sa demeure de Blackthorne Hall n'est pas loin d'ici.

— Depuis cinq ans que nous vivons ici, le vicomte St. Justin n'a pas mis une seule fois les pieds à Upper Biddleton, lui rappela sa sœur. Papa lui-même n'avait rencontré que le père de St. Justin, le comte, et c'était à Londres, le jour où celui-ci l'avait recruté comme pasteur.

— Felicity, tu dois me croire, insista Harriet d'un ton ferme. St. Justin est venu ici par pure courtoisie. Il me paraît tout à fait logique qu'il souhaite rendre visite aux familles qui vivent sur son domaine.

— Les villageois racontent qu'il déteste Upper Biddleton et que c'est pour cela qu'il n'y vient jamais, dit tante Effie.

Et, s'éventant avec sa main, elle ajouta :

— Seigneur, je crois bien que je pourrais m'évanouir, moi aussi. Un vicomte, dans notre modeste cottage ! Imaginez un peu !

— Je ne m'en réjouirais pas, si j'étais vous, madame Ashecombe, intervint Mme Stone. Il a porté la main sur Mlle Harriet. Je l'ai vu de mes propres yeux. Grâce à Dieu, je suis arrivée à temps.

— À temps pour quoi ? demanda Felicity, dont la curiosité était piquée au vif.

— Vos oreilles sont trop innocentes pour entendre ce genre de chose, mademoiselle Felicity, objecta Mme Stone. Contentez-vous de remercier le Ciel qu'il n'ait pas été trop tard, cette fois.

— Trop tard pour quoi ? insista Felicity.

Harriet soupira.

Tante Effie fronça les sourcils à son intention.

— Qu'est-il arrivé, Harriet, ma chérie ? J'espère que la réserve de thé n'était pas vide ? Ou qu'il n'y a pas eu de catastrophe domestique du même genre ?

— Non, rien de tout cela. En fait, je n'ai même pas pensé à lui offrir du thé, avoua Harriet.

Cette fois, tante Effie parut vraiment choquée.

— Quoi ? Un vicomte te rend visite et tu ne lui offres rien à boire ? Mais que vais-je faire de toi, Harriet ? Tu n'as décidément aucun sens des relations sociales.

— Je veux tout savoir, dit Felicity. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de « porter la main » sur toi, Harriet ?

— Il ne s'est rien passé et il n'aurait rien pu se passer, répliqua sèchement Harriet. St. Justin n'a en aucun cas porté la main sur moi.

Puis, se souvenant tout à coup qu'il lui avait tenu le menton, elle ajouta :

— Enfin, si, il m'a un peu touchée. Mais très furtivement. Il n'y a certainement pas de quoi en faire tout un plat.

— Harriet ! s'exclama Felicity, soudain très excitée. Raconte-nous tout en détail !

Mais ce fut Mme Stone qui répondit.

— Ce monstre a l'audace du démon, assura-t-elle, le regard brillant d'indignation. Il se croit tout permis et n'a aucune morale.

Elle renifla bruyamment.

— Madame Stone, s'il vous plaît, ne pleurez pas, lui ordonna Harriet.

— Je suis désolée, mademoiselle Harriet, s'excusa la gouvernante.

Elle renifla encore et s'essuya les yeux avec un coin de son tablier.

— Mais, vous comprenez, reprit-elle, le fait de le revoir après toutes ces années m'a rappelé d'atroces souvenirs.

— Quels souvenirs ? s'enquit Felicity, toujours aussi curieuse.

Mme Stone se tamponna les yeux.

— Le souvenir de mon adorable petite Deirdre.

— Qui était Deirdre ? demanda tante Effie. Votre fille ?

— Non, pas du tout. C'était la fille unique du révérend Rushton, et j'avais la charge de son éducation.

— Rushton, répéta tante Effie. Ah oui, le précédent pasteur. Celui que mon défunt frère a remplacé.

Mme Stone hocha la tête. Ses lèvres tremblaient.

— Après la mort de sa femme, le révérend n'avait plus que sa fille. Mlle Deirdre apportait la lumière et le bonheur dans leur foyer. Jusqu'à ce que la Bête la détruise.

— La Bête ? s'exclama Felicity, avec la même expression de ravissement qu'elle avait quand elle lisait les romans gothiques dont elle raffolait. Vous voulez parler du vicomte St. Justin ? Mais comment s'y est-il pris pour la détruire ?

— C'est un monstre lubrique, marmonna Mme Stone, se tamponnant de nouveau les yeux.

— Bonté divine ! s'écria tante Effie. Le vicomte l'aurait perdue de réputation ? Franchement, j'ai du mal à y croire, madame Stone. C'est quand même

J'AI LU POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

Profitez de nombreux avantages!

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accédez à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...

À très vite sur www.jailupourelle.com!

11763

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 3 avril 2017

Dépôt légal mai 2017
EAN 9782290143513
OTP L21EPSN001672N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion